

uire fi de la rentrée

l'observation ou via des évaluations formatives.

« Nous sommes aussi en train d'identifier, dans les référentiels, les fondamentaux à acquérir ; cela permettra aux enseignants de prioriser leurs apprentissages et ainsi d'aider leurs élèves à combler le mieux possible le retard accusé l'an dernier », détaille Quentin David, le directeur général du pilotage du système éducatif de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Pour rattraper le retard, il s'agira donc de fixer des priorités. L'enseignement fondamental catholique, inspiré de ce qui se pratique notamment en France, a ainsi décidé de miser sur le français et les mathématiques. « On sait que s'il y a des lacunes dans ces matières, cela pèsera sur tout le reste de la scolarité. Nous voulons donc mettre l'accent sur les bases. Il est très important que les profs prennent ce temps de remise à niveau en début d'année, avec leur groupe-classe au complet », insiste Frédéric Coché.

Concrètement, le Segec a développé des exercices et grilles d'observation qui permettront aux enseignants de primaire d'évaluer le niveau de leur classe.

Accompagnement personnalisé

Évaluer le niveau de sa classe en début d'année permettra aux enseignants de s'attaquer au volet « inégalités », en identifiant rapidement les élèves que l'enseignement à distance a perdus en chemin.

« Les écarts de niveau entre élèves sont déjà très élevés en FWB, et ils auront été accentués par ces quatre mois de suspension », alerte Quentin David. « Il est donc essentiel de développer des stratégies en classe pour un accompagnement qui soit le plus personnalisé possible. » La FWB s'attend par ailleurs – les chiffres ne sont pas encore disponibles – à une chute drastique du taux de redoublement pour l'année écoulée : « Et l'on craint un effet "onde de choc" cette année, à savoir que les élèves les plus fragiles (souvent issus de milieux défavorisés) se retrouvent davantage à risque en ce qui concerne le décrochage scolaire et le redoublement », poursuit le directeur général.

Dans sa circulaire, la ministre Désir demande aux écoles de mettre en œuvre

ou de renforcer leur « stratégie de différenciation et de lutte contre le décrochage ». En bref, elle encourage les enseignants à adapter leurs apprentissages en tenant compte du niveau de chaque élève.

Les pouvoirs organisateurs (PO) et leurs fédérations mettent aussi en place leurs propres dispositifs dans ce sens. Dans le Hainaut, le PO provincial a défini, hier matin, sa stratégie pour la rentrée. Et fixé une priorité : la lutte contre le décrochage scolaire. « Car même si l'obligation scolaire est rétablie, le risque de décrochage est bien présent, notamment chez les élèves dont les parents refusent un retour à l'école par peur du virus », avance Pascal Lafosse, député provincial du Hainaut en charge de l'enseignement.

Une cellule d'accrochage scolaire a été créée, qui accompagnera les directeurs d'école dans leur stratégie de remédiation. « Nous voulons aussi renforcer les processus d'accompagnement et d'aide par les pairs », poursuit Pascal Lafosse, qui préside également le Cpeons (l'organe représentatif de l'enseignement communal et provincial secondaire).

La fédération de l'enseignement fondamental catholique a quant à elle décidé de focaliser les missions de ses conseillers pédagogiques sur le soutien aux mesures de différenciation.

Profs en renfort

Tenir compte de chaque élève dans une classe qui en compte une vingtaine : mission impossible pour les profs ? En guise de coup de pouce, le gouvernement de la FWB a dégagé 17 millions d'euros pour soutenir les écoles (primaires et secondaires) dans l'accompagnement personnalisé de leurs élèves. Un montant qui permettra, si besoin, le recours à des profs supplémentaires, notamment pour assurer un co-titulariat dans les classes. Ces moyens seront réservés aux écoles à l'indice socio-économique faible (1 à 10).

Un bémol toutefois : la pénurie d'enseignants ne devrait pas faciliter le recrutement de ces troupes de renfort. Un risque dont Quentin David, à la FWB, est bien conscient : « Certains profils d'enseignants deviennent en effet extrêmement difficiles à trouver... »

uer le parcours des étudiants »

ce qu'il convient de faire quotidiennement en sus des heures de cours, notamment pour apprendre à distinguer l'essentiel de l'accessoire. Par ailleurs, nous savons aussi qu'il existe un lien étroit entre les moyennes en secondaire et celles de janvier... Un 70 % en fin de secondaire nous donne un 10/20 en janvier, avec toutefois des écarts types importants. Ces différences absolument phénoménales doivent nous inciter à être hyper attentifs au fait que cette période délicate va marquer davantage le parcours des étudiants.

Au point de devoir effectuer des remises à niveau sur la matière de secondaire ?

Au-delà des compétences formelles, sur le fond, il y a effectivement des inquiétudes à avoir. Beaucoup d'universités et hautes écoles proposent des tests diagnostic... dont les résultats sont souvent prédictifs de la suite. Je ne peux qu'encourager les étudiants à y participer car ils peuvent servir de vigie pour eux et pour les professeurs. C'est d'autant plus important aujourd'hui qu'il s'agit de bien détecter les lacunes de cette année chahutée. L'enseignement supérieur, c'est un mur qui se construit petit à petit, si les bases ne

sont pas solides, le retard sera difficilement rattrapé par la suite.

Si un collègue vous demandait ce qu'il faut faire dans ces circonstances ?

Il ne faut plus présupposer aujourd'hui que les étudiants connaissent les codes, comme la réalité de la prise de notes ou d'un examen. Enseigner ces aspects formels fait-il partie de notre boulot ? Le débat existe, il n'est pas tranché, notamment parce que certains pensent que cela se fait au détriment du contenu transmis. Ma réponse est pragmatique : on n'a pas le choix ! Si on ne le fait pas, le contenu sera de toute façon difficilement reçu. Les professeurs concernés devraient, à mon sens, repartir du même point de départ que les autres années mais avoir une attention plus soutenue au moment où se profile le décrochage des étudiants. Je pense qu'il faut prévoir des plans B pour réintégrer en vitesse des choses qui sont d'habitude considérées comme vus.

Un conseil aux étudiants ?

Il faut s'y mettre tout de suite mais pas n'importe comment. Il faut apprendre à structurer son temps en investissant sur ce qui est essentiel. Tout en prévoyant des moments off.

FAMILLES

Couple et confinement : l'heureuse union (ou presque)

Une enquête de l'UMons a investigué la satisfaction des couples pendant la première phase du confinement. Résultats plutôt positifs pour les couples, un peu moins pour les mamans...



ELODIE BLOGIE

Le confinement a sauvé mon couple. » D'accord, la formule est un brin exagérée, Aurélie le reconnaît. Mais l'idée y est. En couple depuis vingt ans avec Gaëtan, mère de deux enfants de 6 et 3 ans, elle explique avoir traversé une grosse crise l'année précédente : « Une fois qu'on a eu le deuxième, c'était la course tout le temps, et ma charge mentale a explosé. Déjà à ce moment-là, on a essayé de mieux se répartir les tâches, mais ça passait par beaucoup de reproches. Avec le confinement, cela s'est fait naturellement, à travers de vraies discussions. Comme on était tous les deux à la maison, c'était plus facile. » Pour Gaëtan, c'est clair : ils étaient devenus des « gestionnaires de famille », plutôt qu'un couple. « On se croisait, on n'arrivait pas à se poser. Avec le confinement, on a arrêté de courir et on a réappris à vivre ensemble. »

« Bénédiction pour la sphère conjugale »

Aurélie et Gaëtan ne seraient pas une exception. D'après une étude de l'UMons sur la satisfaction au sein des couples durant le confinement, cette période a eu un effet plutôt positif. « Au début du confinement, beaucoup de psychologues se sont exprimés sur ce qu'ils pensaient qui pouvait se passer durant ce temps inédit, rapporte Sarah Galdiolo, chercheuse en psychologie à l'Université de Mons. Ces pronostics allaient dans deux sens : certains misaient sur une reconexion des couples, plus d'égalité, une meilleure répartition des tâches. D'autres, au contraire, attiraient l'attention sur les risques d'accroissement des tensions, voire des violences, et une augmentation des divorces. » Pour savoir ce qu'il en est, la psychologue lance rapidement une étude sur la satisfaction au sein des couples, en investiguant quatre items et en les comparant aux valeurs normatives pour des populations non confinées : la « détresse globale », la communication pour résoudre des problèmes, les agressions au sein du couple (psychologiques et physiques), ainsi que les conflits liés à la gestion des enfants.

Selon les résultats de la première phase de confinement, les couples rapportent une amélioration concernant les trois premiers critères. Seuls les conflits liés aux enfants se seraient aggravés en confinement. « Le confinement a été bénéfique pour la sphère conjugale, moins pour la sphère parentale », résume la chercheuse.

Plus de temps, moins de pression

Celle qui est aussi thérapeute avance plusieurs pistes d'explication. Tout d'abord, le temps. Selon son étude, les couples passaient en moyenne 18 heures par jour ensemble. « Je l'observe dans mes thérapies de couple : passer du temps ensemble est quelque chose qui leur manque terriblement. Dans une partie qualitative, je demandais aux personnes interrogées de donner des exemples d'interactions positives et né-

gatives dans le couple. Beaucoup soulignaient le simple fait de prendre le temps de déjeuner, par exemple, en étant vraiment ensemble. »

Une autre hypothèse de Sarah Galdiolo concerne la diminution des obligations sociales, qui vont de pair avec un risque de jugement social : « Les interactions de la famille ou des amis dans le couple ont parfois un grand impact. En confinement, les couples étaient moins en représentation. » Sans nécessairement évoquer la pression sociale, Gaëtan pointe surtout le soulagement d'avoir moins de « devoirs » : « Dans le quotidien, on doit faire ceci, on doit faire cela. Alors qu'en étant confinés, l'idée était plutôt « on fait ce qu'on peut ». Je pense qu'on était plus indulgent avec nous-mêmes. » Pour Sarah Galdiolo, le partage des émotions – forcément assez intenses durant cette période compliquée – est aussi de nature à rapprocher les personnes qui se livrent.

Les mères moins satisfaites

Pour Aurélie et Gaëtan, le confinement a permis de rééquilibrer la charge mentale et les tâches du quotidien. « Avant, j'avais parfois l'impression d'être la seule à identifier les problèmes. J'aurais aimé que quelqu'un d'autre les voie à ma place. C'est bête, mais avant, il aurait pu dire "Ah, ben y'a plus de pain". Maintenant, je rentre du boulot, et il est passé à la boulangerie. » « En étant tout le temps à la maison, certaines évidences apparaissent, que je ne voyais pas forcément en rentrant du boulot à 19 heures, reconnaît Gaëtan. Plutôt que de demander ce que je pouvais faire, je faisais les choses quand je les voyais. Mais elle a aussi un peu lâché prise. On partait tous les deux d'une page blanche. »

Pourtant, selon les résultats de Sarah Galdiolo, ce rééquilibrage n'a pas eu lieu partout. « L'insatisfaction parentale a augmenté en confinement, mais uniquement chez les femmes et cela s'accroît avec le nombre d'enfants, explique la chercheuse. Alors que les hommes étaient plus satisfaits en confinement, y compris du point de vue parental, et ne sont pas affectés par le nombre d'enfants. » Pour la psychologue, cet impact généré est lié à une augmentation des tâches en confinement et à un accroissement du gap entre père et mère, ce qui fait grimper l'insatisfaction des femmes. « Mais il se peut aussi qu'avec le confinement, les femmes ont davantage pris conscience de cet écart, poursuit Sarah Galdiolo. Enfin, comme elles s'occupent plus des enfants, elles sont habituées à décider seules. Là, elles ont dû partager ce pouvoir décisionnel, ce qui a pu créer des tensions. »

L'insatisfaction des mères s'est accentuée dans la seconde phase du confinement, que la chercheuse doit encore analyser. Les premiers résultats indiquent une diminution de la satisfaction générale au sein du couple. À l'heure actuelle, Gaëtan et Aurélie constatent qu'ils ont tendance à retomber dans leurs travers. Même s'ils tentent de conserver certains bénéfices du confinement...

Passer plus de temps à deux semble avoir permis à de nombreux couples de se retrouver.

© REUTERS

Méthodologie

L'enquête, diffusée via les réseaux sociaux, a été complétée en ligne par 779 personnes de plus de 18 ans, en couple, dont une grande majorité de femmes (583), et de parents (606). L'étude longitudinale a été menée en quatre phases, selon les grandes annonces gouvernementales. La première phase (dont les résultats sont publiés ici) démarre le 17 mars, soit au début du confinement. Le 27 mars (début de la phase 2), le confinement est prolongé jusqu'au 19 avril. Le 15 avril, la Première ministre annonce que le déconfinement commencera le 4 mai, ce qui marquera le début de la 4^e phase de l'étude. Les quatre critères sondés par la chercheuse de l'UMons sont issus d'une échelle de satisfaction au sein du couple, le « Marital Satisfaction Inventory - Revised ». Pour chaque item, les répondants doivent répondre par oui/non à une série d'affirmations. Les valeurs obtenues ont été comparées avec des valeurs normatives « hors confinement », datant de 2015. E.B.L.